**Le meilleur moyen de prévoir le futur, c’est de le construire**

L’histoire débute en 1948. Cette année-là, le sociologue Robert K. Merton publiait un article dans lequel il proposait de baptiser «prévisions autoréalisatrices» (*self fulfilling prophecies*) des prédictions qui deviennent vraies du seul fait que les individus les croient vraies. Par exemple, les actionnaires imaginent que le marché va s’écrouler et, cela étant, vendent leurs actions, ce qui provoque effectivement un krach boursier. Il souligna également des phénomènes inverses : lorsque la prédiction d’un évènement empêche celui-ci de se réaliser. On peut concevoir que la crainte d’un embouteillage peut amener à différer son départ et rendre ainsi le trafic plus fluide.1

Le psychologue Robert Rosenthal, travaillant pour sa part avec des rats de laboratoire, se demanda si les croyances et les attentes des chercheurs par rapport à leurs sujets influencent leurs performances, à savoir s’orienter dans un labyrinthe dans ce cas-ci. Il confia de façon aléatoire 60 rongeurs à 12 chercheurs, en prétendant à la moitié d’entre eux que leurs sujets étaient doués, et aux autres qu’ils étaient stupides. Les résultats obtenus confirmèrent l’hypothèse d’un «effet Pygmalion». Les rats qu’on croyait doués ont progressé deux fois plus rapidement que le groupe qualifié de «stupide».

**Pygmalion en classe**

Un tel effet joue-t-il dans le domaine de l’éducation avec des sujets humain ? On répond souvent à cette question dans le cursus de formation initiale des enseignants en décrivant les résultats de l’étude menée par le même Rosenthal et par Léonore Jacobson, qui fut publiée en 1968 sous le titre *Pygmalion en classe*. Les chercheurs firent passer aux élèves d’un établissement scolaire un test qui pouvait prétendument déceler les sujets étant sur le point de connaître «un démarrage scolaire». Ils désignèrent ensuite au hasard un enfant sur cinq et firent croire que ceux-ci avaient été repérés comme «démarreurs». L’hypothèse que ceux-là feraient alors de plus grands progrès fut confirmée. Cette expérience démontra magistralement une corrélation entre le regard confiant et positif qu’un adulte pose sur un enfant et les progrès réels que ce dernier pourra accomplir. Les sciences de l’éducation ont également mis en évidence l’exact opposé, que l’on appelle l’effet Golem. La disposition d’esprit dans laquelle se trouve l’enseignant a donc un rôle majeur sur la dynamique d’une classe et des individus au sein de celle-ci.

Pourtant, l’air du temps est souvent imprégné de pessimisme, laissant une large place aux poncifs passéistes qui engendrent alors leurs cortèges de discours réactionnaires peu nuancés et qui jettent tout le monde dans le même sac : «C’était mieux avant. Ces jeunes n’ont plus le goût de l’effort. Et ainsi de suite». Certes, la société est en difficulté, personne ne le niera. L’école, qui est au cœur de celle-ci, est le réceptacle de toutes ces tensions qui fracturent notre monde d’aujourd’hui : crise sanitaire dont la jeunesse paie encore les conséquences sur le plan de la santé mentale : angoisse face à l’avenir, provoquée par les guerres, la crise du pouvoir d’achat, le chômage de masse… Mais la solution n’est certainement pas de regarder avec nostalgie vers le passé en se disant que c’était mieux au bon vieux temps, au temps d’une école profondément inégalitaire, où l’orthographe était peut-être statistiquement meilleure qu’aujourd’hui parmi les élèves en fin de secondaire, simplement parce que de nombreux jeunes gens partaient à l’usine dès l’âge de 14 ans. Cette école-là, qui était davantage un outil de sélection qu’une institution émancipatrice, nous n’en voulons plus.

Et si on prend le temps d’observer les choses sous un autre angle, quand on voit le nombre de jeunes qui se consacrent aux autres chaque week-end dans des activités de bénévolat, patro, scouts, des clubs sportifs ou des associations, quand on dénombre les très nombreux jeunes qui ont défilé le 3 décembre dernier par un froid polaire dans les rues de Bruxelles pour la défense du climat, j’ai envie de poser sur cette nouvelle génération un regard positif et confiant pour le futur.

**Pygmalion au syndicat**

Ce même regard, c’est aussi dans la lutte syndicale que nous pouvons le transposer. Bien entendu, les nombreux combats défensifs de ces 30 à 40 dernières années sous les coups de boutoir du néolibéralisme nous ont fait perdre le goût savoureux de la conquête de nouveaux acquis sociaux, que nous devrions d’ailleurs nommer «conquis sociaux». La résignation, nous la connaissons bien et nous l’avons parfois intégrée malgré nous. Par exemple, alors que je rentrais en train de la manifestation contre la loi Van Quickenborne le 5 octobre 2023, le hasard me fit rencontrer un certain nombre de syndicalistes particulièrement dépités qui se disaient que «cette énième promenade n’allait rien changer». La conversation s’engagea et, avant de se saluer, nous concluions tout de même sur le fait que nous avions fait notre devoir. Entre être présents à la manifestation ou ne pas y être, nous pouvions tout de même être fiers d’avoir fait partie de ceux qui combattent, qui se bougent, qui défendent un idéal. C’était sans se douter qu’on nous annoncerait deux mois plus tard que les articles prévoyant une interdiction de manifester ont été retirés de la réforme du droit pénal ! Preuve que, quand les contre-pouvoirs s’organisent et mènent le combat, tout est possible !

A la CSC-Enseignement, nos priorités pour les prochaines élections ont été couchées sur papier et sont énumérées dans notre mémorandum2. Ce texte est ambitieux et il énonce des pistes très concrètes pour améliorer les conditions de travail des personnels et pour construire l’école qui permettra aux générations d’élèves actuelles et futures de s’épanouir loin des processus discriminatoires de relégation. C’est avec fierté que nous devrons le porter, avec ténacité que nous devrons le défendre, et avec au fond du regard la certitude que sa mise en œuvre est possible.

«L’Ecole de demain devra se construire avec la pleine et entière adhésion des personnels dont le travail doit être reconnu, valorisé et soutenu. Les réformes en cours ne seront porteuses de sens qu’à la condition que des solutions pérennes et structurelles permettent d’endiguer la pénurie qui gangrène l’enseignement depuis trop longtemps», écrivons-nous dans l’introduction du mémorandum. Quoi qu’en disent certains, un refinancement sera absolument nécessaire pour sortir de l’ornière. «La CSC-Enseignement attend un plan d’investissement public pluriannuel qui doit servir et renforcer les compétences de la Fédération tant celles-ci ont aussi pour utilité de servir l’économie des Régions et du pays. Ce plan doit pouvoir mener, à court terme, à une augmentation substantielle des moyens de la Fédération (au-delà de l’indexation) pour améliorer les conditions de travail, les équipements et infrastructures, pour assurer une meilleure qualité de service aux bénéficiaires et atteindre les objectifs de gratuité des services d’intérêt général».

Durant toute l’année 2023, la CSC-Enseignement s’est documentée et interrogée sur ces questions financières. Nous avons ainsi appris lors de la venue du Ministre Daerden à notre Comité communautaire commun, que la Fédération Wallonie-Bruxelles dépensait 14 milliards d’euros pour 13 milliards de recette. Un gouffre ? Pas tant que cela quand, dans le même temps, Olivier Malay, économiste à la CSC, nous démontrait que plusieurs dizaines de milliards de surprofits avaient été dégagés par certains secteurs depuis 2021 (énergie, banque, industrie manufacturière, immobilier,...). La complainte des caisses vides a donc ses limites.

En 2020, les Equipes populaires publiaient un article qui avait pour titre  : «Les Belges plébiscitent une taxation du patrimoine».3 Celui-ci détaillait le fait que le CNCD constate que «les Belges demandent plus de justice fiscale, en taxant moins les revenus du travail et en taxant davantage les hauts patrimoines, les revenus du capital et les comportements polluants… Les Belges ont le sentiment que le système fiscal du pays est plutôt inégalitaire, et ce sentiment est partagé des deux côtés de la frontière linguistique». Alors que les élections approchent, rappeler ces évidences n’est certainement pas superflu.

On attribue à Victor Hugo la phrase : «Rien n’est plus puissant qu’une idée dont le temps est venu». C’est certainement vrai. Encore faut-il qu’un collectif déterminé ait préalablement porté cette idée dans la société et se soit retroussé les manches pour la rendre plausible et désirable. C’est notre rôle comme organisation syndicale. Ce processus ne peut débuter qu’en osant poser un regard optimiste sur les luttes à mener, afin que nos rêves d’aujourd’hui puissent devenir la réalité de demain.

Si, en nous lisant, vous sentez au fond de vous l’envie de rejoindre notre groupe qui porte haut ses valeurs et ne baisse pas la tête, soyez les bienvenus sur nos listes pour les élections sociales qui arrivent, impliquez-vous, engagez-vous, construisons ensemble un futur désirable !

**Je nous souhaite donc collectivement pour 2024, d’être les porteurs et les initiateurs, dans nos écoles et dans la société, d’un effet Pygmalion porteur d’espoir et de renouveau ; loin de tout optimisme béat ou de tout développement personnel à la mode -nombriliste et démobilisateur-, de cultiver une volonté consciente de changer les choses et de s’organiser ensemble pour y parvenir.**

º Xavier Toussaint
Président de la CSC-Enseignement

1 Robert K. Merton (trad. Henri Mendras), Éléments de théorie et de méthode sociologique.

2 www.lacsc.be/csc-e/memorandum-2024

3 https://www.equipespopulaires.be/wp-content/uploads/2020/02/c1-20-p6a9.pdf